

Le docteur Vangeon, alias Henri Ghéon un écrivain briard cofondateur de la NRF, en 1909 *

*Dr Vangeon, a.k.a. Henri Ghéon, a writer from Brie and
associated founder of the Nouvelle Revue Française*

par Francis TRÉPARDOUX **

Dans la production littéraire éclectique apparue en France durant la fin du XIX^{ème} siècle, le courant symboliste a rassemblé les œuvres les plus originales et innovantes de ce domaine, par les noms de Mallarmé ou de Verhaeren. Pour introduire notre propos, celui qui lie la médecine à la littérature, nous avons choisi de contempler le tableau peint en 1903 par Théo Van Rysselberghe (1862-1926), intitulé *La Lecture*, dans lequel est figuré assis autour d'une table encombrée de papiers un groupe d'hommes en habit bourgeois, recueillant les échos de la lecture poétique de celui dont la veste rouge de brique lance un bras éloquent vers eux ; c'est Émile Verhaeren. Vers le haut de l'image à droite, se tient debout un homme jeune, portant la barbe, les bras en appui derrière le fauteuil où s'assied André Gide, voisin ici de Maurice Maeterlinck. Cet auditeur barbu est le docteur Henri Vangeon, mieux connu de son nom de plume comme Henri Ghéon, poète, critique et dramaturge. De face Francis Vielé-Griffin, et debout à l'arrière Félix Fénéon.

Avec ce tableau, nous sommes à Paris, ou plutôt en banlieue, à Saint-Cloud où demeurait Verhaeren. Dans sa technique et dans son style, Van Rysselberghe (1) se réfère à Signac, agrémentant sa toile de patines discrètes qui nous rapprochent des nabis et de Maurice Denis. Nous assistons à une fusion du verbe, de la couleur et bientôt des orchestres tels que Ghéon en fera plusieurs chroniques analytiques, esprit fin qui capte les courants de l'esthétique de son temps, oscillant entre symbolisme et réalisme d'une part, entre classicisme et modernité, vocable inédit qui s'attachera à son nom.

Un enfant précoce en littérature, candidat au doctorat médical

Notre approche biographique vient satisfaire aux impératifs du genre, débutant sur les bords de la Seine. Henri Vangeon naît le 15 mars 1875, dans l'appartement jouxtant la pharmacie paternelle, officine dont le titulaire est Alphonse Vangeon, pharmacien de première classe, diplômé de l'École supérieure de pharmacie de Paris, reçu en 1858 (2). Marié l'année précédente, il est âgé de 42 ans, établi à Bray-sur-Seine dans la limite qui

* Séance de mai 2016.

** 9, rue des Gâte-Ceps, 92210 Saint-Cloud.

<http://www.mskgent.be/fr/collection/1900-trois-portraits/th-o-van-rysselberghe-la-lecture-par-emile-verhaeren>

sépare la Seine-et-Marne du département de l'Yonne, après avoir exercé à Paris. Il est originaire de Chartres, où il est né en 1833 dans une famille d'artisans, tandis que son épouse Pamela Petit vient de Rouen, où elle est née en 1845 issue d'une famille de commerçants, éduquée dans l'aisance, largement instruite et familiarisée à Paris dans le domaine des lettres et des arts. Témoin présent pour elle à son mariage (4), apparaît Charles Desolme, écrivain et journaliste parisien (3), qui a été lié au parti républicain, puis créateur en 1853 de la revue *L'Europe Artiste*, feuille dans laquelle on traitait de la littérature, des beaux-arts, des théâtres et de la musique, à la façon saillante de l'esprit parisien. Vaudevilliste de boulevard, homme d'industrie, Desolme révèle ici un lien d'esprit qui met la littérature en bonne place dans le couple Vangeon, partagé entre la province et la capitale. Avec la navigation à vapeur, la voie fluviale reliait Paris par la Seine jusqu'à Nogent, comme l'évoquait Flaubert à l'entrée de son *Éducation*. Depuis cet épisode de l'année 1840, elle a été supplantée par le chemin de fer en 1848, présent à la station Les Ormes, en direction de Nogent-sur-Seine et de Troyes. La famille mène une vie paisible, dans cette bourgade animée de commerces, ornée de promenades ombragées.

Adolescent au regard enjoué, à l'abord aimable, le jeune Henri reçoit une large éducation. Lecteur des auteurs latins, de Shakespeare et de Racine, il a huit ans, nous dit-on, lorsqu'il écrit sa première pièce de théâtre intitulée *La trahison d'un mari*. Élève brillant ouvert à l'art et à la poésie, il suit des études d'abord au collège de Sens (de nouveau Frédéric Moreau et Deslauriers), puis à Paris. Bientôt l'attrait des livres occupe son temps lorsque la volonté paternelle exige de lui qu'il devienne médecin. Âgé de 57 ans, son père décède en 1890. La famille, avec sa jeune sœur Marie-Charlotte, va se transférer à Paris après la vente de la pharmacie, et le jeune Vangeon débute ses études de médecine en 1897. Il va les mener de front avec ses premiers engagements en littérature, au moment de son entrée dans l'équipe de rédaction de *L'Ermitage*. Déjà familier de ce monde qui s'ouvre à sa plume, il adopte pour elle le nom de Ghéon.

Durant sa dernière année d'études, Henri Vangeon se trouve affecté dans le service médical d'obstétrique du professeur Ad. Pinard (5), célébrité reconnue dans sa spécialité. Nous sommes en 1901, date à laquelle sa sœur Marie épouse Albert Macquin (8), ingénieur agronome, industriel du sucre à Bray-sur-Seine, lequel s'est illustré dans le Bordelais pour lutter contre le phylloxéra de la vigne. Avec ses succès, il y a acquis d'importants domaines vinicoles. Présent à ce mariage, le docteur Labadie-Lagrave (6), ami de la famille, est mandaté pour intervenir auprès de Pinard en faveur de Vangeon. Mal orientée, sa requête échoue; Henri est recalé. Toutefois, il ouvre son cabinet médical à Bray et obtient son diplôme en novembre (7). Dans le pays, le nom de Ghéon est interdit car ses clients n'accepteraient pas que leur médecin fût poète. La population est banale, sans pensée; mais les bords de Seine et la nature briarde sont riches d'attraits qui l'émeuvent et lancent sa plume sur le papier. C'est le fond gaulois de ses *Chants d'aube*; de ses *Campagnes simples*; des *Solititudes de l'été*; des *Chansons du potager*, où vient bruir la plénitude de sentiments du pays et de son peuple. Le docteur Vangeon dans sa pratique du jour, ressent-il le besoin de rejoindre ses collègues de plume, ôtant le masque lorsque le train parvient à la gare de l'Est ?

Un changement se prépare pour le rapprocher de Paris. Abandon de Bray pour s'installer en 1909 avec sa mère à Orsay, riante bourgade baignée d'étangs dans les eaux de l'Yvette, localité de l'ancien département de Seine-et-Oise, bien desservie par la ligne de Palaiseau. Son nouveau cabinet sera ouvert au numéro 9 du boulevard Dubreuil, bâtisse

harmonieuse de bourgeoisie provinciale, sobre et discrète. Sa présence en banlieue lui permettra de circuler rapidement, le rendra disponible pour inaugurer ce qui sera bientôt la NRF lorsque sera fondée la maison Gallimard.

Au sein de *L'Ermitage*, un jeune auteur rédacteur, 1896 - 1906

L'attrance vers Paris est celle qui le relie aux cercles littéraires, à ses mouvements, à ses idées, à ses créations dans la stimulation des sens, des confrontations des cercles, des personnes, des œuvres, de la production des éditeurs, des scènes de théâtre. Si chez lui l'insouciance est présente, elle est celle de sa jeunesse heureuse: "Tel il s'élançait dans la vie, plein d'ardeur ; tout joie, jeunesse, enthousiasme, don et abandon", écrira de lui André Gide. Avec le *Mercur de France* où il publie ses *Chants d'aube*, ce sera la rencontre des tenants de *L'Ermitage*, revue mensuelle de littérature, créée en 1892, dirigée par Edouard Ducoté lorsque Ghéon y est nommé rédacteur. En mars 1897, débute sa revue des livres en prose. Il s'annonce à son public avec retenue : "J'entreprends de parler tous les deux mois en cette place des livres en prose. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'assume la tâche délicate qui me fut si aimablement confiée, et je me fais une idée trop haute de ce qui doit être la fonction de critique pour ne pas craindre de m'y trouver inférieur. Il est difficile à celui qui tente lui-même de faire quelque œuvre originale et qui par conséquent a sur l'art une opinion personnelle, de rester équitable en jugeant les œuvres des autres". La personnalité dominante de Gide cimenter les composants de la revue, ceux de l'équipe de direction, et ceux qui y participent de l'extérieur, à la fois producteurs que l'on publie, devenant à la suite critiques de leurs collègues dans un jeu de miroirs rendu possible par l'abondance des publications, romans et poésies, et parfois sur le théâtre. Dédié au mouvement symboliste, celui-ci y est généreusement servi sous les noms de Mallarmé, Verhaeren et Maeterlinck. Viennent ensuite Albert Samain, Henri de Régnier, Francis Jammes, Gustave Kahn, Francis Vielé-Griffin (9) et Paul Fort. Les parutions s'ornent de lithographies de Paul Berthon, champion de l'Art nouveau, post-raphaélite, parcouru de fraîcheur végétale, fragilité des traits donnés à Mélisande surprise par Pelléas dans les feuillages bruissants. Plus viril est le trait lourd et profond d'Eugène Vibert dans la violence du geste contondant. Ce dessinateur fruste s'oppose à ses voisins de pages, comme s'oppose le symbolisme au courant réaliste du roman de cette fin de siècle, déjà avec Balzac, puis Goncourt, Zola et aussi Bourget que Ghéon juge arrivés à une phase d'épuisement du genre. Renouveau, lui semble-t-il, chez les auteurs analystes de l'introspection, Ibsen, Tolstoï et Dostoïevsky, possesseurs d'un fluide véridique et puissant. Voilà pour les grandes lignes, prolongées par des entrées multiples et variées, pour René Boylesve, Henri Bordeaux, Edmond Jaloux, Alphonse Germain. *L'Ermitage* n'est pas empressé pour Alfred Jarry, ni pour Georges Courteline. L'équation d'équilibre tendrait à se rompre entre le classicisme et le modernisme. On accueille Paul Adam, Rémy de Gourmont, ainsi que Jacques Copeau et Paul Claudel.

La cohésion et les affinités du groupe sont confirmées. En 1899, Ghéon a publié son roman *La vieille dame des rues*, puis en 1903 *Le consolateur* édité par Fasquelle. Favorables commentaires sur lui portés par Edmond Jaloux, jugeant ce roman comme "un livre unique et délicieux, absolument neuf, à la fois plein de comique latent et d'humanité" ; ne serait-ce pas en raccourci le portrait de caractère de son auteur ? Les séjours et les échanges de visites à la campagne, en Normandie, sur le val de Loire, nourrissent les discussions, les projets, de la famille Van Rysselberghe, de Viellé-Griffin, de Gide et



a



b



c



d

Figures extraites de *L'Ermitage*, année 1902. - De Paul Berthon, la page de couverture (a.) avec sa maisonnette en contre-jour, isolée dans la verdure. Souvent reprise, la vignette de Berthon figurant l'art poétique (b.), où le jaune orangé tranche sur le vert tendre et le blanc des lys. En bas (c.), La ruade gravée en noir par E. Vibert. Teintes délicates pour le *Pelléas* de Maeterlinck (d.).

de Ghéon, ponctués de voyages en Méditerranée. Pour le médecin, les affaires à Bray sont ralenties. Il envisagerait de postuler pour un poste de fonctionnaire à Paris. Sa mère se plaint de l'éloignement de sa fille. Ce sera le choix de son installation à Orsay (Essonne) en 1909. Chiffrée par Koffeman (cf. Biblio.), la contribution rédactionnelle de Ghéon dans les parutions de *L'Ermitage* de 1896 à 1906 a été la plus abondante avec 927 pages, et 463 pour Gide. Leurs ambitions de création, comme leur entente réciproque, fortifient la pérennité de ce périodique, cependant que sur le fond apparaissent les prémices d'une époque différente lorsque le XIX^{ème} siècle se clôt, et qu'un renouvellement de genre et de format de leur revue serait à envisager.

Transition et rebond éclatant avec la création de la *Nouvelle Revue Française* - NRF

Mené par Gide, le noyau littéraire de ses collègues et amis s'apprête à donner à leurs productions de prose ou de vers un nouvel organe de publication dont la vocation s'impose à eux naturellement dans le prolongement de leurs idéaux partagés. La création de la *Nouvelle Revue Française* - NRF oscillera entre modernisme et anti-modernisme, mieux défini selon le vocable donné par Henri Ghéon de "classicisme moderne". La venue de Jean Schlumberger, et peu après de Gaston Gallimard, donne financièrement la possibilité de débiter ses publications qui se font sous forme d'abonnements, de recensions et de critiques d'ouvrages, de textes originaux servis par un nombre de pages suffisant, par une typographie propre et soignée, sans ornements graphiques. Ses dirigeants sont des littérateurs confirmés et des érudits, sortant ainsi des contraintes de l'édition purement commerciale. L'expansion de la *Revue* est notable, entraînant vers elle les auteurs de qualité certaine. Placé en première ligne parmi les fondateurs, Ghéon brille par son aisance rédactionnelle utile aux pages de présentation et à celle des notes littéraires intercalées dans les chapitres, faculté particulière que lui reconnaissent ses collègues. Il prend en charge l'édition de la partie poétique, où sera présent son ami Vielé-Griffin. Parmi les manuscrits reçus, Ghéon vient de repérer en 1911 les premières pages données par Marcel Proust, ce débutant mal connu. Il sera élogieux en janvier 1914 pour son premier roman *Du côté de chez Swann*, à rebours de la position malheureuse de Gide et de Gallimard.

Porté par les acquis de sa maturité littéraire, Ghéon produit un volume intitulé *Nos directions* dans lequel il discute des effets du réalisme sur la poésie, des limites acceptées dans la composition poétique en vers libres et des questions du rythme, de la renaissance théâtrale et du lyrisme en poésie et à la scène. Déjà en 1909, il en exposait savamment la question au cours de sa conférence donnée au Salon d'automne, *Le mouvement dans la Poésie lyrique française*, édifié depuis Malherbe, par les classiques, puis les romantiques suivis des symbolistes. Ardent vers-libriste Ghéon est un admirateur des poésies de Walt Whitman, présentées dans les pages de *L'Ermitage*, et portées par les traductions de Francis Vielé-Griffin.

Tropisme spontané autour de Paul Desjardins (1859-1949), journaliste et normalien, fils de l'académicien Ernest Desjardins, qui lance au voisinage d'Auxerre (Yonne) les séminaires littéraires et philosophiques de Pontigny auxquels prend part Henri Ghéon. Ainsi les Décades de Pontigny se proposent d'être un laboratoire d'idées et de sentiments, prestige intellectuel et mondain, où brille le groupe de la NRF parmi des journalistes et des hommes politiques, au sein d'une société choisie, dont les entretiens devaient satisfaire aux aptitudes de l'esprit et aux exigences du cœur. Avec talent, apparaît le secrétaire de rédaction Jacques Rivière (1885-1925), professeur de lettres (10), beau-

frère du romancier Alain Fournier. Il est le fils du professeur de médecine bordelais, Maurice Rivière. Écarté de sa fonction par la guerre, il relance la revue en 1919, accueillant de grands auteurs, Proust, Claudel, Valéry, Martin du Gard, Saint-John Perse et Fargue. Bientôt d'autres noms apparaissent Malraux, Breton, Aragon, Supervielle, Artaud, Morand, Jouhandeau et Mauriac. Avec sa disparition prématurée en 1925, lui succèdera Jean Paulhan.

Dans cette période précédant la guerre, c'est aussi la venue des Ballets Russes de Diaghilev qui se produisent dans la salle du Théâtre des Champs-Élysées, inaugurée en 1911, ornée des fresques de Maurice Denis. Ghéon en fait la présentation rédactionnelle, s'émerveillant de *Petrouchka* et de *L' Oiseau de feu*, goûtant la musique de Stravinski. La fusion des éléments lui paraît originale, dans la beauté naïve des contes merveilleux, d'où le drame est absent. Dans sa nouveauté, ce spectacle rejoint les conceptions données par Mallarmé une décennie auparavant, dans une vision scénique et thématique déparée du XIX^{ème} siècle. Ghéon s'investit dans la rénovation dramatique, associé à Jacques Copeau (1879-1949) lorsqu'apparaissent les premières soirées du Théâtre du Vieux-Colombier (6^e arrondissement), antithèse des pièces de boulevard, pour offrir des textes de références à un public exigeant. En 1912, Ghéon y donne *Le Pain*, tragédie populaire en quatre actes, dans la distribution de laquelle apparaît le jeune Louis Jouvet, pharmacien dévoyé sur la scène. Le texte est publié par la NRF et la pièce est bien accueillie par les connaisseurs du vers libre, dans une acoustique du verbe qui fait le choix des associations. Le sujet met en scène le thème de la solidarité dans un village ravagé par la guerre, sauvé de la famine par l'action courageuse de son boulanger. Ghéon signe une dramaturgie dépouillée, [mue par des cerveaux échancrés] où surgit une part furtive des personnages modelés sous la plume d'Henrik Ibsen, pharmacien engagé dans le drame. Une seconde pièce de lui sera remarquée en avril 1914, *L' eau de vie*.

1914-1918, Vangeon médecin dans la guerre, Ghéon poète et patriote

Alors qu'une malformation cardiaque l'exemptait du service, Ghéon s'engage en septembre 1914, et reçoit son affectation en décembre dans le 29^e régiment d'artillerie sur le front belge. En 1915, on le trouve à Dunkerque, Nieupoort et Dixmude. La violence des combats, l'horreur des hécatombes humaines forment un chaos qui repousse dans l'oubli les belles années de sa vie antérieure. Une dimension nouvelle dans la condition humaine vient prendre possession de son esprit au moment où apparaît le capitaine Dominique Dupouey au contact duquel Ghéon trouve un écho aux questions posées, lui révélant la force de la foi retrouvée. Dupouey est tué à la bataille de l'Yser. Sur ces années de guerre, s'impose la lecture de ses *Carnets* et celle de *L' Homme né de la guerre: témoignage d'un converti*, qu'il publie en 1919. Son patriotisme résonne en vers lorsqu'il publie à la NRF en 1916, son volume intitulé *Foi en la France, Poèmes du temps de guerre, per patriam ad dominum*.

Aux hommes de la tranchée et de l'assaut

Tant aux morts qu'aux vivants

et aussi à mes camarades du 29^e d'artillerie

Je dédie en hâte ces pages

aux armées, décembre 1915, H.G.

La grande ronde de la communion des hommes

“Votre main mes frères, de tous les cieux

à qui fut donnée la même lumière . . .

- et pour l'aimer les mêmes yeux !
Dans ma main droite, dans ma main gauche,
votre main, et fermez le rond
où tous les hommes sentiront
courir une onde large et chaude !
Nous ne sommes qu'un fleuve autour
de l'immense terre commune ; etc...
Oui, la mort et toutes les morts : celle que
l'on subit et celle que l'on brave . . .
Oui, la patience, la souffrance et l'endurance . . .
Oui, l'assaut :
- alors, on se serre les mains, on bondit et
Vive la France !

En 1918, le docteur Vangeon fait l'objet d'appréciations élogieuses de la part de sa hiérarchie, déclarant qu'il est un médecin capable, instruit, très méritant, très digne d'obtenir de l'avancement. Ce jugement confirme pour lui des qualités professionnelles qu'il tient dans la discrétion. Son endurance, sa bonne humeur communicative lui ont donné la capacité de stimuler ceux qui l'entourent, tout au long du conflit. Il est décoré de la croix de guerre, et recevra celle de chevalier de la Légion d'honneur en 1920 à titre militaire.

Retour à Orsay et à Paris, le temps de la foi et des mystères

Malgré l'appel cordial de Jacques Rivière, Ghéon prend des distances avec la NRF lorsque sa route est tracée dans l'esprit de la tradition religieuse. À pas mesurés dans l'indépendance, sa rupture sera effective en 1925. Ce n'est pas une trahison; c'est un ailleurs, mieux à même de satisfaire ses besoins de créations personnelles, car la NRF conquérante impose ses codes à ses adeptes, navigue dans les courants mouvants du genre littéraire, dans ce qui devient un monde d'intellectuels. Ghéon souhaite entrer dans la communauté du Tiers Ordre de saint Dominique dont il suivra la règle. Rien ne l'en détournera.

D'une guerre à l'autre, Ghéon s'affirme comme un auteur dramatique chrétien, avec une production abondante de pièces d'inspiration religieuse, retraçant pour la plupart les légendes mystiques des saints du passé, et ceux plus proches de son époque, telle sa *Sainte Thérèse de Lisieux*, ou bien sa *Bernadette devant Marie, histoire véridique du fait de Lourdes*, en cinq actes et douze tableaux, et un prologue légendaire donnée en 1931. Dans l'ordre des grands spectacles, il compose celui qui vient couronner les cérémonies du renouveau de la cathédrale de Reims en juillet 1938, intitulé *Le jeu des grandes heures de Reims*, qui sera donné en présence du président de la République. Dans l'expression de sa foi catholique, il trouve une voie de parole appropriée à son désir de la communiquer, de la partager lorsque les saints peuvent revenir au présent devant l'assemblée des fidèles. Venus du Moyen-âge et de ses ogives gothiques, la forme des mystères renaît sous sa plume, incitée peut-être par la trame du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* composé par Charles Péguy dès 1895. La présence de Péguy à Orsay de 1909 à 1914, leurs rencontres et leurs conversations ont laissé une empreinte de marque sur Ghéon jusque dans ses *Poèmes du temps de guerre* où il évoque sa mort de septembre 1914. Il serait utile d'approfondir leurs influences dans ce qui a été pour le premier une reconquête spirituelle, et vécu plus comme un retournement pour le second.



Henri Vangeon, médecin-major avec ses brancardiers en 1917.

Il compose des féeries pour les enfants (*La belle au bois dormant*, *Le Chat botté*, *La fille du sultan*), des livrets mis en musique par André Jolivet, le ballet *Guignol et Pandore* dansé par Serge Lifar. Ces titres, dont la liste est nombreuse dans le catalogue de la BnF avec plus de deux cents entrées, peuvent susciter l'étonnement par la diversité des sujets et des genres abordés, mais ne peuvent être détaillés dans le cours de ce bref exposé. Nous nous arrêterons sur son principal ouvrage de musicologie, témoignage d'une démarche personnelle vers l'œuvre de Mozart.

En 1930, il s'associe à François Mauriac dans la création de la revue catholique *Vigile* à laquelle collaborent Paul Claudel, Jacques Maritain et Étienne Gilson, soutenus par l'éditeur Grasset. Ghéon y publie un article intitulé *L'enfant Mozart*, qui annonce la suite qu'il donnera à ce sujet. C'est en 1932 que paraît aux éditions Declée-De Brouwer (Bruges-Lille), son volume intitulé *Promenades avec Mozart*, fort de près de cinq cents pages, divisé en douze chapitres, dont le premier inscrit l'enfant en costume de soie, *De cinq à dix ans, le temps des promesses*, jusqu'au final porté par *Le Requiem interrompu dans l'incognito de la gloire*. Biographie fragmentée, en forme d'évocations et de promenades à Salzbourg, Vienne et Paris, c'est aussi un essai sur l'esthétique musicale et ses mouvements dominants en Europe, soutenu par des analyses des œuvres les plus marquantes, de musique de chambre et d'opéra de ce compositeur.

La place particulière faite à l'enfant Mozart révèle la question portée par Ghéon, sur sa précocité, comme sur son génie créateur. La précocité tient de l'inné, frappant d'inégalité les individus quant à leur degré de capacités. Associée aux dons de la création, pourrait-on l'expliquer par une physiologie d'exception ? Laquelle et comment ? La science médicale n'a pas répondu. L'enfant Mozart fut-il exploité par son père ? Ghéon y voit une part de rudesse : "on a dédaigné l'enfant Mozart. Un enfant ne réfléchit pas, ne pense pas; il demande le *pourquoi* de tout, et se satisfait des *parce que* de la fable comme de celui de la science". L'harmonie lumineuse, comme la construction de ses mélodies portent à la perfection, là où domine de façon inextinguible la vivacité du mouvement inégalée dans sa verve insouciant, marque raffinée des cours de la fin du XVIIIème siècle. Voilà comment le souligne Ghéon : "Sur quelques cordes à violon, Mozart a édifié pour les "purs" un palais plus miraculeux que ceux de tous les princes archevêques", citant ici le *Divertimento en mi bémol* (K. 563) et le *Trio en sol avec piano* (K. 554). Dans le même champ de la perfection, il choisit le *Quintette à cordes avec clarinette en la* (K. 501) comme emblématique de l'intime dans l'art mozartien, développant pour les passages plus retenus ce qu'il nomme "la tendre fraîcheur du sentiment". S'agissant de *La Flûte enchantée*, Ghéon en rappelle la genèse scénique, remaniée et accommodée aux besoins du commanditaire, sorte de mélanges ou de : "salade de thèmes disjoints", qui caracolent entre l'Égypte et les étoiles, tableaux irréels de bande dessinée, vivement animés et colorés de chant et de musique, sans recherche profonde, nous dit Ghéon, "car Mozart n'avait pas l'esprit philosophique; mais il avait le cœur religieux". Sur ce point, chacun appréciera son jugement, porté par la beauté de l'ultime *Requiem*. D'une manière générale, il est intéressant de noter les commentaires de Ghéon sur les procédés d'unification de la composition musicale, de l'importance des variations et de leur abandon, de la structure des passages intermédiaires, sortes de raccords incertains au temps de la mélodie obligée, celle-ci disparaissant chez Wagner alors que les premiers y sont partout sans structure palpable à l'oreille. On sait que le docteur Vangeon touchait le clavier sur les partitions classiques, et qu'il maniait le pinceau avec l'art du début du siècle. Sa double identité est révélée en 1926 lorsqu'il écrit dans le *Journal paroissial* d'Orsay (imp. Mariquot) un article sur les bienfaits du théâtre chez les jeunes gens et jeunes filles des patronages. Ainsi porte-t-il de façon inattendue, sa double signature "Henri Ghéon (Docteur Vangeon)".

En 1934, il quitte Orsay et vit à Paris rue Saint-Didier, entouré de ses nièces, jusqu'au mois de juin 1944 lorsqu'il décède. Sa dernière œuvre romanesque *La Jambe noire* associe la médecine à la mystique chrétienne, en s'appuyant sur la légendaire transplantation du membre par les saints Côme et Damien. Ghéon a suivi sa voie d'inspiration religieuse, marquée de haute considération au Canada lorsqu'y est donné son mystère *Le jeu de Saint Laurent du fleuve*, y recevant le grade de Docteur *honoris causa* de l'université Laval. Pour clore notre propos à l'issue de ce retour sur une œuvre riche de sa belle créativité, nous disons qu'avec ses dons d'écrivain et d'artiste, le docteur Vangeon fut un médecin praticien dans la ville d'Orsay qui l'a honoré d'une inscription sur la maison qu'il habita. La masse de ses écrits, de ses correspondances fait l'objet d'études approfondies, par la valeur informative qu'ils révèlent dans cette période particulièrement féconde et diverse pour la littérature de cette partie du XXème siècle, celle des heurts des conflits de guerre autant que des courants de l'esthétique littéraire et théâtrale.

FRANCIS TRÉPARDOUX

REMERCIEMENTS

L'auteur exprime sa gratitude au docteur Jacques Chevallier, à la municipalité d'Orsay (Essonne), ainsi qu'à celle de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine) ; également à la bibliothèque de l'Académie nationale de médecine, ainsi qu'à la bibliothèque diocésaine de Versailles pour l'aide attentive dont il a bénéficié.

NOTES

- (1) RYSELBERGHE Théo Van, peintre belge fixé à Paris en 1897, se lie avec Gide, Ghéon et de nombreux artistes. Son épouse Maria apprécie la littérature ; leur fille Élisabeth sera la mère de Catherine Gide, née en 1920. Son tableau *La Lecture* appartient au musée des beaux-arts de Gand (Belgique).
- (2) VANGEON (Alphonse-Antoine), né à Chartres en 1833. - "Synthèse de pharmacie et de chimie", mémoire présenté le mardi 17 août 1858 pour obtenir le titre de pharmacien de 1ère classe, École supérieure de pharmacie, Paris, Thunot imp.
- (3) DESOLME (Charles-Laurent), né en 1817 à Paris, décédé en 1877, boulevard de Clichy. Après de brillantes études au Collège Bourbon, il est correcteur à la *Gazette de France*, puis gérant de *L'Europe industrielle* (1836). Republicain engagé très à gauche, il est arrêté et déporté en Algérie, et rentre à Paris en 1853, collabore avec Alexandre Dumas dans *Le Mousquetaire* (1855), aussi avec Théophile Gautier ; il crée différents périodiques d'annonces financières.
- (4) Acte de mariage du 10ème arrondissement à Paris, du 15 mars 1873. La mère d'Alphonse Vangeon est veuve ; les deux parents Petit sont présents. Pour témoins, Adolphe Vangeon, frère du marié, et Pierre Planche. Pour elle : Charles Desolme ci-dessus nommé, et Auguste Miroude, rentier de 72 ans domicilié à La Ferté-sous-Jouarre (arrondissement de Meaux, 77), originaire de Rouen, d'une famille de commerçants alliée aux Foloppe et Halbou (ceux-ci marchands à La Ferté), cousin de Pamela Petit.
- (5) PINARD (Adolphe) 1844-1934. Natif de Méry-sur-Seine, département de l'Aube, il est diplômé à Paris en 1874, obstétricien français parmi les plus illustres, membre de l'Académie nationale de médecine, professeur agrégé à la Faculté de médecine (1878). Sur plusieurs décennies jusqu'en 1910, son action persévérante concerne les maternités et l'allaitement. L'aboutissement de son engagement viendra avec la création de l'Institut de puériculture, boulevard Brune à Paris, sans omettre les établissements et cliniques qui portent son nom (Nancy). Au terme de la guerre 1914-1918, il publie en faveur du *Comité national de l'éducation physique et sportive et de l'hygiène sociale*, dans le but de promouvoir les activités corporelles de plein air. Son fils Georges, âgé de 26 ans, tombe au champ d'honneur en 1915.
- (6) LABADIE-LAGRAVE (Frédéric), Nérac 1844 - Paris 1917. Médecin de la Faculté de Paris, il œuvre dans les ambulances durant le conflit de 1870. Il est connu par des publications médicales remarquées en gynécologie (*Traité médico-chirurgical de gynécologie*, qui connaîtra quatre éditions successives de 1898 à 1914), dans les domaines du diabète, des maladies du foie. Médecin des hôpitaux, il collabore avec S. Jaccoud dans le *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (J.-B. Baillière, Paris 1864 - 1886, 40 vol.) ; il est traducteur pour *De la température dans les maladies* (Savy, Paris, 1872) de C. A. Wunderlich (*Das Verhalten der Eigenwärme in Krankheiten*, Leipzig, Wigand 1870), ainsi que pour *Traité pratique des maladies des reins* (Delahaye, Paris 1874), traduit de l'allemand de S.S. Rosenstein (*Die Pathologie und Therapie der Nierenkrankheiten*, Berlin, Hirschwald, 1870.)
- (7) VANGEON H., thèse de médecine soutenue à Paris en 1901, réf. T.XLVII, n° 444, intitulée "Contribution à l'étude du cacodylate de fer dans le traitement des anémies en général et en particulier dans celui de la chlorose". Pas de surprise sur un sujet amplement étudié en son temps pour favoriser diverses thérapeutiques martiales.
- (8) MACQUIN (François-Albert), né en 1852 au château de Villeceaux, à Jaulnes, village proche de Bray (77), fils d'un industriel du sucre, il est ingénieur agronome. Durant la crise du phylloxera, il propose le plant greffé qui devait sauver le vignoble bordelais. À partir de 1887, il achète plusieurs domaines à Maison neuve, qui formeront le Château Macquin. Association de raison, son mariage avec Marie-Charlotte Vangeon a lieu le 28 janvier 1901 à la mairie de

LE DOCTEUR VANGEON, ALIAS HENRI GHÉON

Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) lieu de résidence de Pamela Vangeon et de sa fille. De cette union naissent deux fillettes propriétaires dans les vignobles de Bordeaux. Elles rassembleront les archives de Ghéon, que leurs familles donneront en 1992 à la BnF. En ligne, voir le site Corre-Macquin.

- (9) VIELÉ-GRIFFIN (Francis), citoyen américain, né en 1864 à Norfolk (Virginie), établi en 1872 à Paris avec sa mère divorcée ; il est écrivain et poète. Avec Mallarmé et Gustave Kahn, c'est un théoricien du vers libre, auquel il donne sa densité, ses nuances, dans une mélodie révélant son être secret. Il dirige la revue *Les entretiens politiques et littéraires* (1890), et rejoint *L'Ermitage*. Sa correspondance avec Ghéon et avec Gide entre autres a fait l'objet de publications détaillées. De situation aisée, il reçoit longuement ses amis en Poitou au château de La Roche-à-Giré, puis à Nazelles, et à La Thomasserie, près d'Amboise et de Chaumont. Il traduit les auteurs américains et fait connaître Whitman (1817-1892) au public parisien. Décédé à Bergerac (Dordogne) en 1937, il était commandeur de la Légion d'honneur.
- (10) RIVIÈRE (Jacques), né en 1885 à Bordeaux, fils du professeur Maurice Rivière, obstétricien, enseignant à la Faculté de médecine. Il se lie d'amitié avec Alain Fournier dont il épouse la sœur. Professeur de lettres, il entre en contact en 1911 avec Gide qui l'accueille chez lui. En 1919, Rivière affirme la neutralité politique de la NRF, alors que le séisme de la guerre a pu affecter les convictions des uns et des autres. Sa direction de la NRF est une réussite jusqu'à sa mort prématurée en 1925.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSOULINE P. - *Gaston Gallimard, un demi-siècle d'édition française*, folio Gallimard, Paris 2006.
- BOSCHIAN-CAMPANER C. - "La conception du vers libre dans la correspondance Viellé-Griffin - Ghéon", in *actes du colloque : L'esthétique dans les correspondances d'écrivains et de musiciens XIXème et XXème siècles*, Université Paris-Sorbonne (dir. Michel A. et Chotard L.) P.U. Sorbonne, Paris, 2001.
- BOSCHIAN-CAMPANER C. - *Henri Ghéon camarade de Gide, biographie d'un homme de désir*, Presses de la Renaissance, Paris, 2008.
- CAP J.P. - *Jacques Rivière Henri Ghéon, correspondance établie par JP. Cap*, Centre d'études gidiennes, Lyon, 1988.
- COSTE H. - *Henri Ghéon et le théâtre*, thèse École des Chartes, Paris, 2001.
- DÉCAUDIN M. - *La crise des valeurs symbolistes : vingt ans de poésie française 1895-1914*, Toulouse, Privat, 1960, 532 p.
- GASSIES DES BOULIES G. - *Anthologie du théâtre français du Moyen-âge*, Delagrave, Paris, 1925.
- GIDE A. - *Feuilles d'automne : Henri Ghéon*, Mercure de France, 1949, p. 115-118.
- GUGELOT F. - "Henri Ghéon ou l'histoire d'une âme en guerre", in *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale* (dir. CHALINE N.J.), 1993, Cerf, Paris, 67-93.
- JOLIVET A. - *Dolorès ou le miracle de la femme laide*, opéra-bouffe sur un livret de H. Ghéon, Durand, Paris, 1942.
- KEELER J. - "Henri Ghéon and his religious plays", *Studies in Irish quarterly review*, vol. 26, n°104, déc.1937.
- KLEIN D. - "Henri Ghéon écrivain, peintre, dramaturge et musicologue orcéen (1875-1944)", *Cahiers de Chloé, histoire locale d'Orsay et de ses environs*, n°14, nov. 2007, 38-41.
- KOFFEMAN M. - *Entre classicisme et modernité, La Nouvelle revue française dans le champ littéraire de la Belle Époque*, Rodopi, Amsterdam, New-York, 2003.
- PRÉVOST J.-P. - *Une lecture, Théo Van Rysselberghe 1903*, Rencontres, Orizons P. 2015, ill.
- SAINT-HÉLIER M. - *Souvenirs et portraits littéraires : Rilke, Gide, Ghéon, de Reynold*, éd. de l'Aire, Paris, 1985.
- TRANSFIGURATION, FRÈRE P. (de la). - "Henri Ghéon : le dramaturge et la grâce", *Renaissance catholique*, n° 48, juin-juillet 1997, ill., en ligne.

RÉSUMÉ

Né en 1875 à Bray-sur-Seine d'un père pharmacien, Henri Vangeon obtint son doctorat de médecine en 1901. Auteur précoce, il composait ses poésies dans le courant des symbolistes (Chansons d'aube, 1896), proche de Mallarmé et de Verhaeren. Responsable de rédaction dans la revue L'Ermitage, Henri Ghéon se partageait entre son cabinet médical et les cercles littéraires de Paris. Le groupe conduit par Gide dont il était proche, fonda la NRF financée par Gallimard et Schlumberger. Militaire combattant, il fut décoré en 1919. Romancier et auteur dramatique, il créa une forme de drame chrétien originale dans la ligne spirituelle qu'il se fixait au delà des courants littéraires contemporains. Il mourut à Paris en 1944.

SUMMARY

A medical doctor graduated in 1901, Henri Vangeon (1875-1944) was early known as a writer with the name of Henri Ghéon. In poetry, he joined the group of the symbolists lead by Mallarmé and Verhaeren. His activity grew with publishing responsibility for the review l'Ermitage, followed by the NRF founded in 1909 by Gide, Schlumberger and soon after with Gallimard. Mainly devoted to novels and plays, the NRF rapidly succeeded. During the war, Ghéon acted in the health service. Then, he returned to the christian faith, and lead his own way for creating numerous religious plays, honored in Canada in 1938. In june 1944, he died in Paris.